

**Relation
des événements mémorables
arrivés dans l'exploitation
de houille
de Beaujonc, près de Liège
le 28 février 1812**

Avec les portraits d'**Hubert GOFFIN**, maître mineur
auquel SA MAJESTÉ a accordé la décoration de la Légion d'honneur,
et de **Mathieu GOFFIN**, son fils, âgé de 12 ans.



*Publiée au profit des Veuves et des Enfants de ceux qui ont péri dans les
Houillères Beaujonc, Horlos et quelques autres du Département de l'Ourte.*

A LIÈGE
Chez J.A. LATOUR, Imprimeur de la Préfecture

1812

Hubert GOFFIN

Ans 1771 - Sclessin 8/07/1821

Depuis le XVI^e siècle, le pays de Liège s'intéresse à l'exploitation du charbon, qu'en wallon on appelle la houille. Après avoir utilisé les couches de surface, il devient impératif de creuser des galeries, toujours plus profondes. Les puits de mine se multiplient et, parallèlement, les accidents dus aux éboulements, aux coups d'eau ou aux explosions dues au grisou. Le 28 février 1812, dans la mine du Beaujonc, une exploitation située à Ans, dans la banlieue liégeoise, c'est un coup d'eau qui se déverse sur une équipe d'une centaine de mineurs occupés à creuser une galerie à 170 mètres de profondeur.

Proche du panier qui remonte la houille et les hommes (cuffat) vers la surface, Hubert Goffin, ouvrier expérimenté promu contremaître en raison de ses états de service, est en situation de sauver sa vie en actionnant le mécanisme de remontée. Il est aussi en mesure d'organiser les secours en cédant sa place dans le cuffat. Trente-cinq mineurs parviennent ainsi à revoir la couleur du ciel, tandis qu'une centaine d'autres tentent d'échapper à l'eau qui monte de plus en plus dans les galeries. Tout en imposant son autorité auprès d'hommes désespérés qui ne pensent qu'à sauver leur peau, Hubert Goffin conduit le groupe à un niveau plus élevé qui s'avère un cul-de-sac. Privés de nourriture et dans une atmosphère où l'air se raréfie, les hommes s'emploient à creuser un tunnel de salut. Pendant cinq jours, alors qu'en surface on a perdu l'espoir de les retrouver vivants, les mineurs emmenés par Hubert Goffin déploient l'énergie du désespoir et parviennent à retrouver un accès vers la lumière du jour. Au total, ce sont 70 autres hommes qui émergent ainsi de la terre, Hubert Goffin et son fils sortant les derniers.

Âgé de 41 ans, père de sept enfants, Hubert Goffin est salué en héros. Son acte héroïque fait rapidement le tour d'Europe napoléonienne. Une collecte à l'échelle de tout l'empire rassemble une somme permettant « d'indemniser » les familles des victimes. L'empereur lui-même est sensibilisé et décide d'accorder le titre de Chevalier de la Légion d'honneur à Hubert Goffin, qui devient ainsi le premier ouvrier à recevoir cette distinction. La célébration a lieu à l'hôtel de ville de Liège le 22 mars 1814 et est aussi l'un des derniers actes officiels posés par la France impériale en pays wallon. La portée du geste posé par Goffin dépasse sa petite personne. Il devient un « objet politique », comme le montre le titre de Chevalier du Lion de Belgique que s'empresse de lui décerner, en 1815, le nouveau roi Guillaume des Pays-Bas.

Pour Hubert Goffin, certes honoré et bénéficiant d'une petite pension annuelle, les événements ne modifient guère son quotidien. Il continue à se rendre quotidiennement à la mine, jusqu'à ce matin du 5 juillet 1821 où, appelé à la rescousse pour éteindre un incendie à la houillère du Bois de Saint-Gilles, à Sclessin, il ne peut éviter une violente explosion due au grisou. Projeté contre la paroi, il meurt sur le coup. Seul, son fils Mathieu, qui l'avait accompagné dans son acte de bravoure, avait vu son existence bouleversée : Napoléon avait ordonné que l'adolescent fréquente les cours du Lycée de Liège, aux frais de l'État.

À diverses reprises, le souvenir du mineur Hubert Goffin, chevalier de la Légion d'honneur, a été l'objet de l'attention des particuliers ou des pouvoirs publics. L'Académie française proposa son exemple comme sujet d'un prix de poésie. En 1912, pour le centenaire du « miracle », un monument est érigé sur la place communale d'Ans, en l'honneur de Hubert et de Mathieu Goffin ; la sculpture est due à Oscar Berchmans. En 2012, une série d'initiatives rappellent, au-delà de l'héroïsme d'un seul, les conditions difficiles dans lesquelles des milliers d'hommes furent amenés à travailler pour gagner leur vie et assurer la prospérité de leur région.

Sources :

- Centre d'archives privées de Wallonie, Institut Destrée, Revues de Presse
- L'Avenir wallon, 23 novembre 1916, p. 1
- Wallonie. Le Pays et les Hommes. Histoire. Économies. Sociétés, t. I, p. 433
- Claude RAUCY, Hubert Goffin, chevalier de la mine, Ans, 2012
- <http://connaitrelawallonie.wallonie.be/fr/wallons-marquants/dictionnaire/goffin-hubert>



HUBERT

Chevalier de la



GOFFIN

Légion d'Honneur.

*„Je veux les sauver tous,
ou ne pas leur survivre.”*

Déposé à la Bibliothèque Imp.



MATHIEU GOFFIN.

*„Vous fûtes comme les enfants;
obéissez à mon père ! ”*

Déposé à la Bibliothèque Imp.

Relation des événements mémorables arrivés dans l'exploitation des houilles de Beaujonc, près de Liège, le 28 février 1812.

Le vendredi 28 février 1812, vers dix heures et demie du matin, l'exploitation de mine de houille située commune d'Ans, près de la route de Bruxelles, à deux kilomètres de Liège, fut inondée par l'effort des eaux qui pénétrèrent à l'un des côtés du serrement (1) fait à la veine du *Rosier* du bure (2) Triquenote qui est situé à 140 mètres de celui de Beaujonc.

L'eau venant de la veine du *Rosier* arrivait sur celle du Pestay, et de celle-ci tombait, par le bure Beaujonc, dans celle du *Marais*, que l'on exploitait à ce moment et où il y avait 127 ouvriers. La chute d'eau était donc de 78 mètres, distance entre les deux veines (3).

Au moment où le panier (4), rempli de houille, était enlevé, Mathieu Labeye, ouvrier chargeur, s'aperçut que l'eau tombait dans le bure, dont la profondeur est de 170 mètres. Ses camarades crurent un instant que les tuyaux de la pompe à vapeur étaient engorgés, et que l'eau, n'arrivant point au jour, tombait dans le bure.

Cependant Labeye envoya Mathieu Lardinois avertir le maître ouvrier Hubert Goffin, qui était dans une taille (5) à 500 mètres de distance. Celui-ci arrivant promptement et reconnaissant bientôt que les chargeurs se trompaient et que le danger était réel, son premier soin fut d'envoyer chercher son fils Mathieu Goffin, âgé de 12 ans.

Personne n'était encore remonté; l'eau était peu considérable, Goffin pouvait échapper au danger; il avait même une jambe dans le panier, son fils est auprès de lui, lorsqu'il s'écrie: «Si je monte, mes ouvriers périront; je veux sortir d'ici le dernier, les sauver tous, ou périr avec eux!». Il dit, s'élance, met à sa place Nicolas Riga, aveugle. Le panier s'élève rapidement, mais suspendu seulement à deux des 4 chaînes qui le soutiennent, il est sur le côté; quelques ouvriers ne pouvant se tenir dans cette position, tombent dans l'eau et en sont retirés par Goffin et son fils qui ne le quitte pas.

Le panier redescend, il arrive pour la seconde fois; les ouvriers se pressent, s'entassent; mais la chute du coup d'eau en précipite une partie: le brave Goffin, son fils et Jean Bernard sont encore là pour sauver ceux que l'eau même, déjà assez élevée, avait garantis.

Le panier revient pour la troisième fois, les chevaux du manège sont lancés, leur course est rapide; les ouvriers n'ont qu'un instant pour saisir la machine qui doit les enlever; Goffin voit le danger, les imprudents ne l'écourent plus, ils s'accrochent, remontent; la plupart retombent et périssent dans le bure, plus profond de deux mètres que le lieu du chargement où l'eau était déjà parvenue à la hauteur de la poitrine.

Il n'y avait donc plus un moment à perdre, le salut par le bure devenait impraticable, l'eau allait atteindre le toit des galeries. Goffin conserve le jugement. Le dévouement de ce père de sept enfants en bas âge, avait électrisé Nicolas Bertrand, Mathieu Labeye et Melchior Clavir, qui, ayant pu remonter, étaient restés auprès de lui. Il avait ordonné au premier (Nicolas Bertrand) de faire une ouverture au bure d'airage (6), afin que les ouvriers

venant de l'aval (7) puissent tourner autour du bure, et passer à travers celui d'airage, pour gagner les montées (8), tout autre moyen d'échapper à la mort étant impossible.

Au second (Mathieu Labeye), il avait prescrit de se saisir de toutes les chandelles et de placer celles qui étaient allumées au *boisage* (9) de la galerie principale, pour que les mineurs voient de loin qu'ils ne pouvaient plus arriver au bure.

Le troisième (Melchior Clavir), resté auprès de Goffin, l'aidait à rassembler les ouvriers, et à les chasser même du côté des montées.

Précédemment, Bertrand avait exécuté l'ordre de déboucher le trou de sonde qui, du réservoir de la machine à vapeur, communique aux travaux de l'aval pendage. Par ce moyen, les ouvriers des tailles les plus éloignées pouvaient se sauver pendant que les parties basses se remplissaient d'eau.

Ces dispositions sauvèrent, en effet, la vie à beaucoup d'ouvriers, qui eurent le temps de rejoindre leur brave chef. Malheureusement, quelques-uns, sourds à sa voix, restèrent près du bure dans le lieu du chargement et dans l'espoir d'atteindre le panier; ceux-là périrent victimes de leur imprudence. Le panier redescendit ensuite plusieurs fois inutilement.

Les échelles placées pour le service de la machine à feu semblaient offrir un autre moyen de salut; mais les malheureux qui ont tenté d'en profiter ont été précipités par la violence de la chute d'eau.

Les ouvriers et les enfants étant rassemblés, Goffin leur répète plusieurs fois: «Lambert Colson ne nous abandonnera pas, marchons vers la Roisse (10), nous irons sur les montées; il saura où nous serons, et si nous ne pouvons sortir d'ici par Beaujonc, nous sortirons par Mammonster.»

Que l'on se figure l'état de ces malheureux enfouis dans les entrailles de la terre, à 170 mètres de profondeur, rassemblés dans un petit espace, privés d'aliments et presque d'air vital; n'ayant qu'un espoir vague et crai-

(1) Serrement est une sorte de digue souterraine en bois pour contenir les masses d'eau qui se trouvent entre deux terres, particulièrement dans les veines qui ont déjà été exploitées.

(2) Bure est un grand puits carré long dont les angles sont ordinairement arrondis.

(3) Les veines sont plus ou moins épaisses ainsi que leurs distances entre elles; elles sont sur un plan horizontal incliné d'un tiers par mètre.

(4) Le panier est une forte caisse carrée qui est soutenue par des chaînes aux 4 angles. Celles-ci sont accrochées à la grande chaîne qui est mue par dix chevaux attelés au manège. La grande chaîne pèse 5 à 6 mille kilogrammes. Le panier enlève communément près de trois mille kilogrammes de houille.

(5) Taille ou tranchée dans la veine.

(6) Puits aussi profond que le bure principal et surmonté d'une cheminée ronde qui s'élève depuis 8 jusqu'à 20 mètres. On y entretient du feu dans une cage de fer suspendue.

(7) Aval, partie basse.

(8) Galerie en montant.

(9) Toute excavation doit être boisée; c'est-à-dire que, lorsqu'on a enlevé la houille, il faut soutenir le toit par des morceaux de bois droit, afin de prévenir les éboulements.

(10) Roisse, galerie qui coupe obliquement les montées.

gnant cependant encore d'être submergés par les eaux qui augmentaient à vue d'œil ! L'imagination ne va point au-delà, elle s'effraie même de l'espace immense qui les sépare du reste des hommes. Ah ! sans doute, il ne fut jamais de position plus désespérante ! Ici la réflexion est l'agonie même ; plus de folles espérances, plus d'illusion trompeuse, plus d'avenir, plus de lendemain, car la faible lumière qui les éclaire encore va bientôt, en s'éteignant, les priver du moyen de diriger leurs travaux impuissants. (11)

Mais écartons un moment de notre vue ce tableau déchirant : ceux dont le salut va occuper tous nos instants ne sont plus en communication avec ce monde : il faut un prodige pour les sauver. En supposant qu'ils respirent encore, le terme de leur vie est limité ; une heure, une minute sont des siècles pour eux. Ah ! si nous les ramenons à la clarté du jour, nous confondrons nos larmes en écoutant le récit de leur existence dans le séjour des morts !

Informés du malheur affreux que nous venons de retracer, MM. *Mathieu*, ingénieur en chef des mines, et *Migner*on, ingénieur ordinaire, se transportèrent sur les lieux.

Déjà les femmes et les enfants faisaient retentir l'air de leurs cris lamentables, et c'est au milieu de ce théâtre de désolation que des ordres sont donnés pour faire arriver tous les secours nécessaires.

L'eau qui s'est élevée les jours suivants, jusqu'à 26 mètres au-dessus du niveau du bure, était, à ce moment, de 14 mètres. Tout espoir de délivrance par Beaujonc était donc anéanti ; il était impossible d'enlever, en peu de temps, cette quantité immense d'eau toujours croissante. L'inondation pouvait même atteindre les parties les plus élevées des montées ou du moins resserrer les ouvriers dans un si petit espace qu'ils soient entièrement privés d'air et suffoqués.

Désespérons-nous comme la multitude qui nous environne ! Oserons-nous tenter des travaux dont l'histoire du pays de Liège, où l'on exploite la houille depuis huit siècles, ne fournit pas un seul exemple ! Laissons-nous périr, enfin, des hommes qui nous ont donné l'exemple du courage et du dévouement ! Non, sans doute. Maîtriser les eaux pour ne pas rendre infructueux les travaux qu'à la seule inspection des lieux, MM. les ingénieurs des mines et le Sr. Lambert *Colson* conviennent d'entreprendre dans le bure de Mamonster, éloigné de 175 mètres de celui de Beaujonc, est notre premier soin. Aussitôt, on ajoute à la pompe à feu les efforts de la machine à molette (12) : (13) les maîtres des fosses sont avertis, ils offrent leurs secours ; cent chevaux arrivent, tout est en mouvement, et l'on est sûr d'enlever plus de six mille mètres cubes d'eau en 24 heures.

Un détachement de la compagnie du département se rend sur les lieux pour maintenir la multitude qui pouvait gêner le jeu des machines. Madame la veuve *Hardy*, avec une sensibilité digne des plus grands éloges, met le bure Mamonster, ses ouvriers, ses chevaux à la disposition des ingénieurs.

La galerie de cette exploitation, à l'extrémité de laquelle on doit ouvrir une tranchée, est encombrée, il faut y conduire l'airage à 120 mètres, mais des blocs de rochers ne laissent qu'une issue très resserrée et dangereuse. M.

*Migner*on ose s'y glisser, il y laisse une partie de ses vêtements ; il est suivi par le conducteur *Malaise*, et leur exemple est imité par quelques ouvriers courageux et à qui leur structure permet de suivre la même voie. Le Sieur Lambert *Colson* reste engagé à l'entrée du passage, et il faut des efforts pour le retirer par les pieds.

Quelques heures suffisent, cette heureuse audace ayant avancé le moment des travaux ; l'on s'oriente. M. l'ingénieur *Migner*on est à la tête des ouvriers ; on ouvre une taille dans la veine qui a moins d'un mètre d'épaisseur, et on se dirige sur le 28^e rumb de la boussole.

Deux ouvriers seulement, couchés sur le côté, peuvent travailler dans cet espace étroit ; mais ils se succèdent au moindre affaiblissement de leurs forces, et chaque escouade de 20 hommes est relevée toutes les 4 heures.

La veine est dure, on ne pénètre que deux mètres en trois heures ; l'on frappe à coups redoublés ; inutiles soins ! Nous ne sommes point entendus par les malheureux que nous voulons délivrer.

Il s'agit cependant de fixer leur attention, de les attirer sur la montée intérieure de Beaujonc, la plus voisine de la direction de nos travaux. En vain, on fait jouer la mine, on tire des pétards ; la nuit du vendredi et une partie de la matinée du samedi 29 février se passent sans espoir.

À cette époque, le niveau de l'eau était monté de trois mètres environ, malgré tous les efforts ; mais le public ignorait cette circonstance, (14) et le courage des travailleurs n'était point abattu. Les travaux continuent, et vers les huit heures du matin, le 29, on éprouve la satisfaction d'entendre un bruit éloigné, annonçant que les malheureuses victimes ont saisi notre plan et qu'ils travaillent eux-mêmes dans l'intérieur.

Néanmoins, on devait accélérer les travaux de la tranchée, l'eau dans la journée du samedi étant encore montée de six mètres. Ainsi, il fallait nécessairement arrêter le coup d'eau au serrement du bure *Triquenote*, et c'est ce que les charpentiers parvinrent enfin à exécuter le dimanche matin 1^{er} mars, en assujettissant des pièces de bois dans le *havage* (15). À ce moment, l'eau commença à diminuer.

Dans cet état, qui ne croirait que les infortunés ouvriers dont les efforts ont été entendus, vont être déli-

(11) Ce n'est qu'après avoir visité plusieurs mines de houille que nous avons pu avoir une idée juste des dangers des mineurs qui parcourent tous les jours ces labyrinthes, où, souvent, on ne peut avancer qu'en se traînant, où l'on est quelquefois privé d'air, exposé à être brûlé par le gaz inflammable, noyé par des lacs souterrains et écrasés par des éboulements.

(12) La pompe à feu a une course de 2 mètres, et le diamètre est de 2 décimètres 9 centimètres 9 millimètres. Elle donne au moins 12 impulsions par minute.

Nous ne nous dissimulons pas que la machine à molette est d'un bien faible secours dans ces occasions extraordinaires. Quelques tonnes d'eau de moins sont peu importantes ; mais il fallait rassurer le public en obéissant à son opinion. D'ailleurs, les tonnes en tombant dans l'eau, l'agitaient fortement et comprimaient l'air dont quelques globules pouvaient aller favoriser la respiration des hommes engloutis dans le bure. Si les tonnes, dont sept sont restées au fond, nous eussent manqué, nous nous propositions de faire jeter de grosses pierres pour produire le même effet. Nous avons appris depuis, de *Goffin* même, que le mouvement donné à l'eau leur avait été utile.

(13) Première circonstance que nous avons cachée au public.

(14) Seconde circonstance que nous avons cachée au public.

(15) Terre, sable, schiste ou roche qui séparent deux veines.

vrés ! Cependant, nous sommes bien éloignés encore de cet heureux moment.

Nos travailleurs, trompés par les effets de l'acoustique, veulent prendre une autre direction. Dans la nuit du 29 février au 1^{er} mars, et par un excès de zèle, ils résistent à M. l'ingénieur *Migner*on; en vain, il leur observe qu'ils s'exposent à aller desserrer dans l'eau. Désespéré, il apprend qu'à l'extérieur, les femmes, les enfants murmurent aussi; il conçoit toute la responsabilité qui pèse sur sa tête, et cède, pendant quelques heures, à la volonté des travailleurs.

Nous arrivons au bure, en ce moment, décidé à descendre pour rétablir l'ordre, lorsque l'ingénieur remonte et nous assure que les ouvriers ont reconnu leur erreur, qu'ils sont revenus à la première taille ou tranchée, et que le bruit venant de l'intérieur est plus sensible.

Arrivés au 2 mars, nous ne pouvons cependant encore juger de la distance, le bruit ne suffit pas même pour assurer la direction, et quelquefois il paraît venir d'un lieu plus élevé que notre tranchée. L'ingénieur en chef, M. *Mathieu*, descend; il se réunit à son collègue: ils consultent les Srs. Lambert *Colson*, Etienne *Bernard*, maître ouvrier de nuit de l'exploitation Beaujonc et dont le fils était au nombre des malheureux, Ernest *Leclercq*, maître ouvrier de la fosse de M^{me} la veuve *Hardy*, et il est résolu qu'on continuera dans la première direction sur le 28^e rumb de la boussole qui devait conduire à la 5^e montée du bure Beaujonc.

M. *Migner*on remonte au jour; il fait sur le sol, le tracé de ses opérations souterraines, moins pour vérifier ses calculs que pour tranquilliser le public impatient et convaincre les mineurs.

Enfin, toute la journée du dimanche 1^{er} mars, celle du lundi 2 et une partie du mardi 3, s'écoulaient ainsi dans les tourments d'une espérance toujours trompée.

Les ouvriers montrent la même ardeur; mais quelques-uns n'avancent point. La taille n'a encore que 24 mètres de longueur le lundi matin 2 mars; il n'existe aucun plan qui soit exact; la distance est impossible à calculer, en sorte que l'espace à franchir est peut-être le double plus considérable que nous le croyons, en supposant même que les ouvriers ensevelis, qu'avec raison nous jugions privés de lumière, puissent continuer à travailler. (16)

Dans cette anxiété, chaque maître de fosses est requis de fournir six mineurs des plus robustes; mais le local est trop étroit pour permettre de travailler à plus de deux hommes dans une situation très gênée. L'air raréfié et privé d'oxygène suffisait à peine à la respiration. On propose d'ouvrir une nouvelle chambrée ou taille dans une autre direction, presque parallèle à la première, sans cesser de poursuivre celle-ci avec la même activité. J'insiste, j'écris à M. *Migner*on, cet avis est adopté, et l'entrée du bure est interdite à tous ceux qui ne sont pas strictement nécessaires.

Bientôt, les deux tailles sont réunies pour n'en former qu'une, et conduire un airage plus réglé.

Enfin, nous arrivons au mardi 3 mars; le serrement réparé au bure Triquenote résiste, l'eau continue à diminuer, on entend plus distinctement le bruit des ouvriers de l'intérieur; mais rien n'indique encore si la direction de notre tranchée nous conduit réellement au but. La

sonde pénètre sans résultat; les effets variés des sons produisent une illusion telle que nous craignons de nous éloigner des infortunés qui, plongés dans les ténèbres, peuvent être également déçus; peut-être enfin que les travaux mêmes, sous lesquels ils succombent, rendent nos efforts impuissants! Leur bruit ne parvient-il plus à notre oreille, nous imaginons qu'ils ont cessé de vivre. Quelle anxiété! Quelles angoisses!

Dans cette situation, les lumières sont inutiles, le zèle ne suffit pas; vaincre tous les obstacles ou succomber est notre dernière résolution.

Le mineur respirant à peine, dégoulinant de sueur, ne peut faire usage du pic que pendant quelques minutes, un autre le remplace, les travaux avancent et nous concevons l'espoir de desserrer dans la nuit.

Rempli de cette douce espérance, déjà heureux de l'avenir, je donne l'ordre de m'expédier des courriers aussitôt que la sonde aura pénétré directement sur nos infortunés, et je rentre en ville à quatre heures après-midi, avec M. l'ingénieur en chef *Mathieu*.

À peine de retour à la préfecture, M. l'ingénieur *Migner*on me rappelle sur les lieux, en me donnant avis que nous sommes en communication. Il est près de six heures, je fais prévenir M. *Mathieu* et M. le docteur *Loyens*. Je pars, et j'emmène M. *Ansiaux* fils, docteur en chirurgie. Un nouveau détachement nécessaire pour maintenir l'ordre est déjà en marche; des courriers expédiés par M. le maire d'Ans (17) se succèdent sur la route; tous les citoyens sont à leur porte un flambeau à la main; nous arrivons, et nous apprenons qu'en effet la sonde (18) ayant pénétré treize mètres, a rencontré obliquement un ancien trou, et que dès lors, quoiqu'indirectement, nous sommes en communication avec les malheureux exténués et privés de lumière depuis plus de quatre jours. Mais à quel point la sonde a-t-elle rencontré l'ancien trou, et quelle est la longueur de ce dernier? C'est ce qu'il est impossible de déterminer. Comment faire passer des secours! On ne peut faire usage des tubes de fer blanc préparés pour introduire des liquides. Un jour encore, et plusieurs ouvriers peuvent cesser de vivre! Heureusement que l'on est sûr de desserrer dans quelques heures; elles s'écoulaient avec une lenteur désespérante. Chacun de nous croyant entendre les gémissements des malheureux prêts à rendre le dernier soupir, voudrait avoir le pic dans les mains pour hâter leur délivrance, lorsqu'enfin ils indiquent eux-mêmes une meilleure direction à donner à la sonde, qui pénètre directement sur eux à deux heures du matin. Nos travailleurs les appellent, ils répondent et les supplient de boucher le trou, ne pouvant supporter l'impression de l'air qui s'y introduit avec impétuosité.

C'est ici le moment de prendre des précautions contre le feu, et de disposer tout ce qui peut être nécessaire pour rappeler à la vie des hommes exténués, privés d'air et d'aliments depuis 5 jours et 5 nuits.

La lumière dans notre galerie est à distance des travailleurs; le garde feu a ordre de reculer à mesure que la flamme de la chandelle lui indiquera la présence du gaz

(16) Troisième fait que le public ignorait.

(17) M. Pâque, maire d'Ans, a fait preuve d'un zèle soutenu.

(18) Si la veine ou couche se fut abaissée verticalement, la sonde aurait attaqué le toit, et elle devenait inutile.

inflammable. Du bouillon, du vin et des couvertures sont descendus dans le bure; les femmes, les enfants sont éloignés de l'enceinte des bâtiments. Infortunés! ils ignorent encore que plusieurs d'entre eux auront à pleurer un mari, un père, un fils. Avouons-le, la sensibilité n'exclut point le courage, depuis cinq jours nous avons tous le cœur navré d'un spectacle d'autant plus déchirant que les familles des houilleurs sont très nombreuses, et que toutes sont réduites à la misère la plus affreuse lorsqu'elles perdent leurs chefs.

MM. *Georgon*, colonel de la gendarmerie, de *Rouveroy*, auditeur sous-préfet, et d'autres personnes distinguées, viennent, dans la nuit, nous offrir leurs services. Nous sommes tous impatients, et les ouvriers désirant avoir le mérite de délivrer leurs camarades ne veulent plus être relevés.

La nuit se passe ainsi dans l'attente jusqu'à 7 heures du matin, le 4 mars, que les travailleurs, également impatients, font jouer une mine dont la fumée les incommoda. Ce moyen expéditif est interdit, parce que son effet intérieur peut tuer quelques-uns des hommes mêmes que nous voulons arracher au tombeau; la poudre peut aussi allumer le gaz inflammable et faire périr nos propres travailleurs. D'ailleurs, nous sommes certain de l'existence de tous ceux qui ont suivi le brave *Goffin*, et le moment de leur résurrection ne pouvant être éloigné, nous allons rapporter ce qui s'est passé dans l'intérieur, d'après les déclarations naïves que nous avons reçues et auxquelles nous ne changerons que ce qui est absolument indispensable pour les rendre intelligibles.

DÉTAIL DES FAITS QUI SE SONT PASSÉS À L'INTÉRIEUR

Nous avons laissé *Goffin* au milieu des mineurs qu'il a rassemblés près le bure d'airage, lorsque tout espoir de salut, par le bure Beaujonc, était enlevé.

Quelques ouvriers demeurèrent pour juger du progrès des eaux, les autres se portèrent sur l'amont pendage (1), où ils arrivèrent dans l'état le plus déplorable. Les enfants répandaient des ruisseaux de larmes, ils pressaient *Goffin*. «Cher maître, lui y disaient-ils, par où sortirons-nous? Mon Dieu! se peut-il que nous devions mourir si jeune!». *Goffin* leur impose silence et les rassure en leur promettant qu'ils échapperont tous. Aussitôt, il distribue son monde dans les différentes montées, depuis la 4^e jusqu'à la 7^e, se communiquant toutes par la Roisse. Les mineurs les plus robustes et les plus courageux sont choisis, et il les mène à la 7^e montée pour y entreprendre une tranchée et se frayer une issue, dans la persuasion où il était qu'on pouvait y desserrer aux travaux du bure de Mamonster.

Quoiqu'il ne fût pas possible d'employer plus de deux hommes, pour ouvrir la tranchée, l'ouvrage avançait, parce que les mineurs se relevaient successivement. Les plus faibles transportaient la mine dans l'aval pendage. Ils avaient déjà ouvert un chemin de 7 mètres de longueur en amont; ils espéraient être bientôt au milieu de leurs familles; chaque coup de pic, en rendant un son plus grave, annonçait qu'on n'était pas éloigné du vide; mais quel fut leur désespoir lorsqu'ils desserrèrent à d'anciens travaux du bure abandonné de Martin *Wéry*, d'où il s'é-

chappa, avec un bruit horrible, du *crouin* (air inflammable) qui leur aurait causé la mort si *Goffin* n'eût subitement bouché la communication. Les ouvriers, frappés de stupeur, se laissent tomber sur le *deille* (2) de la veine; quelques-uns veulent, néanmoins, continuer les travaux dans le même lieu. *Goffin* s'y oppose et leur dit: «Lorsque nous n'aurons plus d'espérance, je vous ramènerai ici, et ce sera bientôt fini.»

Leur désespoir paraît être parvenu au comble, ils s'écrient tous que leur mort est inévitable; ils poussent des cris douloureux; les enfants demandent la bénédiction à leurs pères; ceux qui n'en n'ont point s'adressent à *Goffin* et le supplient, à genoux, de la leur donner. Les hommes expriment leurs regrets sur le sort de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs pères; tous gémissent, se désespèrent et demandent à leur chef ce qu'ils vont devenir.

Ce brave, qui ne cessa jamais de les encourager, leur annonce qu'il y a des ressources à la cinquième montée; il veut les y conduire, aucun ne se lève et ne répond; ils jettent de nouveaux cris et semblent se refuser à entreprendre de nouveaux travaux. «Allons, s'écrie alors *Goffin*, puisque vous refusez d'obéir, mourrons!» Il prend son fils dans ses bras, ses plus fidèles amis l'environnent, ils se placent à ses côtés: «ils veulent montrer à ceux qui trouveront leurs cadavres, qu'ils lui ont témoigné leur attachement jusqu'au dernier moment.» Ils s'embrassent réciproquement, ils adressent leurs vœux au Tout Puissant. Mais, ô prodige de courage! un être faible, un enfant, qui semble inspiré (3), se lève et leur dit à haute voix et d'un ton rassurant: «Vous faites comme les enfants, suivez les ordres de mon père! Il faut travailler et prouver à ceux qui nous survivront que nous avons eu du courage jusqu'à la mort. Mon père ne vous a-t-il pas dit que Lambert *Colson* ne nous abandonnerait pas?» Il fait un pas en avant, et tous, comme frappés d'une inspiration soudaine, renaissent à la confiance, se lèvent aussi, suivent *Goffin* le père, et vont entreprendre une tranchée à la 5^e montée.

Là, à peine arrivés, ô bonheur inexprimable!, un bruit étranger frappe leurs oreilles. Bientôt ils reconnaissent qu'on travaille à leur délivrance, et leur espoir augmente d'autant plus, qu'ils distinguent les différents travaux du mineur: *haver*, *couper* et *hotter* la veine, sonder et jouer la mine (4).

À cette époque, suivant nos calculs, ils devaient être au samedi soir; ainsi, il y avait déjà plus de 36 heures que ces infortunés étaient descendus dans le bure Beaujonc. Épuisés de fatigues, tant par les peines qu'ils s'étaient données à la 7^e montée que par les travaux qu'ils avaient déjà faits au moment de l'éruption des eaux, ils refusèrent encore de travailler, en disant «qu'ils aimaient autant mourir d'une manière que de l'autre.»

Dans cette extrémité, le courageux *Goffin* les traite de lâches; il leur déclare qu'il va hâter sa mort et leur enle-

(1) Partie élevée et inclinée.

(2) Mur de la veine ou schiste sur lequel elle repose.

(3) Mathieu Goffin, digne fils du maître mineur, âgé de 12 ans et auquel on n'en donnerait pas 10. Il est d'une petite taille et il a les os du tibia arqués comme la plupart des houilleurs qui ont commencé à travailler trop jeune.

(4) *Haver*, c'est détacher la veine de son lit. *Couper*, détacher la veine de chaque côté pour enlever un bloc ou quartier. *Hotter*, c'est détacher la houille du toit; l'on se sert de coins en fer.

ver tout espoir en se noyant avec son fils, qu'il avait saisi. » Tous se jettent au-devant de lui et promettent de nouveau de lui obéir.

Mais l'air ne contient plus assez d'oxygène, les deux chandelles qui éclairent les travailleurs s'éteignent d'elles-mêmes. Une troisième mise en réserve dans la Roisse, et qui est pour eux le feu sacré, est renversée au même moment, par accident. Dès lors, une profonde obscurité détruit le peu de courage qui avait animé les ouvriers, et pour la 3^e fois, ils cessent leurs travaux.

Le brave *Goffin* se désespère, il saisit le premier qui tombe sous sa main, quoique sans arme, il menace de poignarder celui qui refusera de travailler, et les reconduit ainsi à l'ouvrage au milieu des ténèbres; lui-même donne toujours l'exemple: ses mains, désaccoutumées à se servir du pic, sont ensanglantées, son digne fils Mathieu, ce héros enfant, vient fréquemment lui tâter le pouls, et lui dit: « *Courage père, i va bin.* » (5)

Dans ces angoisses mortelles, les uns promettent de faire des neuvaines, les autres des pèlerinages nus pieds. Deux jeunes orphelins, âgé de 12 et 14 ans, se flattent qu'ils ne périront pas, *parce que leur père, qui est au ciel, prie pour eux.* L'un d'eux offre à son frère un morceau de pain; celui-ci le refuse et le donne à un autre enfant qui la dévore aussitôt.

Mathieu *Goffin* ne pleure point: cet enfant n'est occupé que de sa mère, de ses sœurs, de ses petits frères: « Père, il n'y a que vous et moi qui gagnions de l'argent; comment vivront-ils, ils demanderont donc l'aumône? Cher père, je sais que vous avez caché de l'argent dans notre étable à vaches, comment ma mère pourra-t-elle le trouver? – Et toi, mon fils, où as-tu caché le tien? – Moi, je n'ai qu'un petit écu, c'est ma sœur qui l'a. »

Deux ouvriers se disputant, sont au moment de se battre: « Laissons-les faire, disent les autres, si l'un d'eux est tué, il pourra nous servir de nourriture. » Ce propos mit fin à la querelle. Quelques-uns mangèrent les chandelles qu'ils avaient cachées, d'autres burent leur urine préférentiellement à l'eau extrêmement mauvaise.

Nicolas *Bertrand*, Mathieu *Labeye* et Melchior *Clavir*, ces hommes courageux qui avaient suivi volontairement leur brave chef, répétaient souvent: « Cher *Goffin*, il faut bien aimer un homme pour aller chercher la mort avec lui plutôt que de l'abandonner. » Un autre lui adressait des reproches: « Si vous ne m'eussiez appelé, peut-être que j'aurais pu monter au quatrième panier. »

C'est ainsi que l'homme le plus généreux était doublement tourmenté.

Cependant, telle est la mobilité de l'imagination, qu'à l'idée de la mort la plus affreuse, succède une scène comique.

L'un de ces infortunés, envoyé à la tranchée, se plaint, en y entrant, pour la première fois, de la chaleur excessive qu'il ne peut supporter, faisant observer qu'il n'avait qu'un trou au nez; ses camarades éclatent de rire, il est renvoyé et dispensé de travailler.

Cette sorte d'absence, cet oubli de tous les maux, est de peu de durée; le découragement renaît, le besoin de subsistance est impérieux pour ceux, surtout, qui ont peu travaillé. Naguère craignant d'être submergés, ils n'allaient

au bord de l'eau que pour juger de son élévation; en ce moment, privés de lumière, ils y vont, en tâtonnant, dans l'espoir de trouver le corps de l'un de leur camarade pour leur servir de nourriture lorsqu'ils seront à la dernière extrémité.

Mais l'eau infecte est le seul aliment qu'ils rapportent aux travailleurs dans des calottes (6) et dans une espèce de vase qu'ils nomment *cohy* (7) et que quelques-uns appellent plaisamment *leur litre*. Ceux-ci (les travailleurs) couverts de sueurs, promettent à *Goffin* de n'humecter que leurs lèvres, et ils épuisent jusqu'à la dernière goutte sans se désaltérer. « Nous avons bu, disent-ils, le sang de ceux de nos amis qui ont péri au *chargeage*. »

D'autres perdent le jugement, ils demandent le chemin pour retourner chez eux; ils se plaignent de ce qu'on veut les faire mourir en les laissant sans lumière et sans nourriture. Ils veulent avoir de la salade et des choux; ils donnent des preuves de folie, s'emportent contre *Goffin* qui, sans cesse, cherche à les calmer en les assurant qu'il les reconduira bientôt et leur donnera tout ce qu'ils demandent.

Goffin, au dernier terme du malheur, s'occupe encore avec une tendre sollicitude de ses compagnons d'infortune; il les appelle tous par leurs noms, et il espère que ceux qui ne répondent pas sont parvenus à remonter au jour. Il parle surtout d'Antoine *Hallet*, qui, ayant saisi la chaîne fixée à la cloche placée au-dessus du bure, avait le premier donné l'alarme: il ignorait encore que ce mineur avait été victime de sa générosité. Étant d'une taille plus élevée que celle de ses camarades et espérant avoir assez de temps pour remonter, il avait cédé le pas à tous ceux qui pouvaient être submergés avant lui.

Cinq jours et autant de nuits se sont écoulés dans cette situation, dont le seul récit fait frémir: les malheureux, n'ayant aucune idée de la durée du temps, croient être au lundi, et nous sommes au mercredi suivant, tant il est vrai que si les moments sont longs en proportion de la douleur ou de l'inquiétude plus vives et plus poignantes que l'on éprouve, le temps passe avec rapidité en raison de la préoccupation de l'esprit.

Terminons enfin ce récit qui nous oppresse! Hâtons-nous de délivrer des hommes qui nous inspirent tant d'intérêt.

Un passage est frayé sur une longueur de 47 mètres (8) à travers la veine, qui n'a que 9 décimètres d'épaisseur, et, par un bonheur inouï, toutes les déviations de la route primitivement tracée, se trouvent compensées, et nous arrivons, par le 28^e rumb de la boussole, sur le prolongement de la première direction prise. Enfin, nous n'avons plus d'efforts à faire, tout est disposé pour les recevoir; ils nous entendent, chacun d'eux cherche à précéder son camarade; nous sommes au 4 mars, et midi vient de son-

(5) Locution liégeoise.

(6) Forme de mauvais chapeau presque sans bords, dont les houilleurs se servent et sur laquelle ils assujettissent une chandelle avec de la terre glaise.

(7) *Cohy*, vase qui servait à contenir les chandelles.

(8) On a vérifié depuis la longueur de la tranchée faite par les ouvriers de l'intérieur; elle est de 11 mètres: ils avaient fait auparavant une tranchée de près de 7 mètres à la 7^e montée, ce qui ferait un total de 65 mètres.

ner. Mais trop d'empressement peut occasionner une explosion, le mineur travaille dans l'obscurité, un dernier coup de pic détruit le dernier obstacle; l'air, en se mettant en équilibre, produit une sorte de détonation, qui, bien que prévue, effraie et met en fuite une partie des travailleurs.

L'ordre rétabli, nos infortunés houilleurs se traînent, ils s'introduisent et traversent le passage qui les conduit dans nos bras.

Cet événement est annoncé à l'entrée du bure où se trouvent réunis, à l'intérieur des bâtiments, un grand nombre de personnes distinguées. Cependant, quelques moments de repos sont nécessaires pour accoutumer progressivement à l'air de l'atmosphère et à la lumière, des hommes qui sortent du tombeau. Tout est préparé encore, depuis deux heures, par les soins de Madame la veuve *Hardy*. M. l'ingénieur en chef *Mathieu* et le docteur *Ansiaux* s'en sont assurés. Chaque ouvrier est enveloppé d'une couverture, et reçoit, dans le bure même, une tasse de bouillon et un peu de vin. Bientôt, ils sont successivement mis dans le panier accompagnés de quatre mineurs, debout sur les bords des angles de cette machine. Nous les comptons plusieurs fois avec inquiétude; notre bonheur n'est pas complet: sur 91 individus que nous redemandons à la terre, 70 seulement (9) ainsi ramenés au jour, sont enveloppés d'une seconde couverture, et livrés aux soins généreux de MM. *Loyens*, *Ansiaux* fils, *Anthine*, *Thirion*, *Ramoux*, et autres personnes de l'art qui avaient offert leurs services.

Le brave *Goffin* et son fils arrivent les derniers avec M. l'ingénieur *Mignerou*, qui était dans le bure depuis 24 heures, et qui s'est conduit avec un zèle digne des plus grands éloges.

Les acclamations retentissent, tous les yeux sont baignés de larmes, chaque spectateur croit retrouver un père, un fils. Ce moment de sensibilité, qu'on ne saurait retracer, peut devenir funeste; les femmes, les enfants des malheureux de retour à la vie, veulent pénétrer dans l'enceinte; ils grattent la terre, ils font des trous dans la cloison, et jettent du pain et des fruits. M. *Georgon*, colonel de la gendarmerie, se distingue; il est partout et réprime les imprudents.

M. l'ingénieur en chef *Mathieu*, qui a suivi la plupart des opérations, et qui en a partagé la responsabilité, reçoit également sa part des bénédictions de la multitude, et jouit, comme nous, du bonheur général.

Je rentrai en ville à 4 heures, avec M. *Mignerou*, après avoir donné des ordres pour prévenir tous les accidents. M. *Mathieu*, resté sur les lieux jusqu'à 8 heures, fit faire une visite à l'intérieur du bure; mais déjà l'air rempli de gaz délétère, ne permit pas de pénétrer, même sans feu, au-delà de nos travaux.

Tel est le récit fidèle des événements qui ont excité un si grand intérêt dans toutes les classes de la société.

La difficulté d'interroger des hommes dont la plupart ne s'expriment point en français, le désir de répondre à l'impatience du public, nos devoirs de tous les moments, et le manque de temps, ne nous ont pas permis d'en soigner davantage le style; mais, du moins, les faits ont été recueillis avec un soin scrupuleux, ayant reçu les déclarations séparément de presque tous les mineurs dont notre

plume inhabile n'a pu rendre que faiblement les expressions énergiques, et les sentiments de vénération qu'ils portent à *Goffin*, pour cet homme aussi simple, aussi doux, qu'il est courageux.

Interrogé sur le motif qui a pu le déterminer à exposer ainsi sa femme et ses six enfants aux horreurs de la misère, il répond avec simplicité, la larme à l'œil: «Si j'avais eu le malheur d'abandonner mes ouvriers, je n'oserais voir le jour.»

Avez-vous eu part à la distribution des premiers secours du Préfet? «Non, je suis assez riche.» Oui, certes, homme généreux, tu es assez riche, tes vertus, ton fils, digne d'un tel père, et ta renommée!

Au moment où nous traçons ce dernier mot, nous recevons le *Moniteur*, qui nous apprend que, par son décret du 12 mars, le plus grand comme le plus juste de tous les Héros, a accordé la décoration de la légion d'honneur et une pension à *Hubert Goffin*. À notre grand Empereur seul, il appartient de sentir que la récompense double de valeur lorsqu'elle n'est point attendue et encore moins sollicitée. C'est ainsi que le monarque dont le règne présentera à la postérité tous les hauts faits que l'imagination puisse concevoir, le montrera, en même temps, le protecteur, l'appréciateur de toutes les vertus.

Nous ne terminerons pas sans proclamer les noms de tous ceux qui ont montré tant de zèle dans cette circonstance, et plus particulièrement de ceux qui se sont le plus distingués, en secondant M. l'ingénieur *Mignerou*.

Le conducteur des mines *Malaise* a constamment suivi les ouvriers pendant les travaux.

M. *Lambert Colson* a justifié complètement, par son infatigable activité, la grande confiance que le brave *Goffin* et ses compagnons ont témoigné au moment de l'irruption des eaux.

M. *Hardy* (Baptiste) est resté à la taille pendant la dernière nuit.

Étienne *Bernard*, maître mineur de nuit de la fosse *Beaujonc*, n'a pas quitté le bure pendant les cinq jours.

Le Sr. *Galland* père a procuré tous les secours, et son fils a montré beaucoup de courage et d'intelligence.

Le maître ouvrier *Ernest Leclerc* et son fils ont été, alternativement, à la tête des ouvriers.

Les deux frères *Yerna*, mineurs infatigables, que nous avons déjà cité dans l'un de nos bulletins, se sont distingués constamment, ainsi que Th. *Ledent*, *Arnold Varoux*, *Lambert Jamar*, *Henri Lancor*, *François Renson*, *Jean Wéry*, et d'autres dont nous regrettons de n'avoir pas les noms.

À Liège, le 16 mars 1812.

Baron DE MICOUD.

(9) Dans le premier moment, j'ai annoncé 71 hommes sauvés; mais on a vérifié depuis que l'on s'était mépris en mettant au nombre des victimes un enfant qui s'est laissé conduire vraisemblablement pour avoir du bouillon et du vin. Sur 127 individus, 35 sont remontés dans le premier moment, 12 se sont noyés et 70 ont été sauvés.

GOFFIN ou LES MINEURS SAUVÉS

par Ulric GUTTINGUER (1785-1866)

Assez d'autres sans moi d'une orgueilleuse voix,
Rempliront l'Univers des victoires des Rois;
Assez d'autres, vantant les malheurs de la terre,
Des Achille nouveaux deviendront les Homère;
Laissons pour un moment les chants triomphateurs!
La guerre a ses beautés, mais elle a ses horreurs!
Un Héros, conquérant de la terre et de l'onde,
Souffre au fond de son cœur des maux qu'il cause au monde,
Mais il est des vertus, mais il est des succès,
Que le fiel des remords n'empoisonna jamais;
Tel est ce noble trait, cette touchante histoire,
Dont Liège à jamais, doit garder la mémoire.

Dans ces vastes tombeaux, dans ces antres affreux,
Où l'homme tout vivant est séparé des Cieux,
Dans ces mines enfin où l'humaine industrie
Cherche tous les trésors au mépris de la vie,
Goffin (c'est mon héros), maître des ouvriers,
Dirigeait sagement ses nombreux ateliers;
Sévère mais humain, courageux mais sensible,
Son équité rendait le travail moins pénible,
Chacun ne redoutait, ne chérissait que lui;
Et s'il était leur maître, il était leur appui.
Son fils, son jeune fils, émule de son père,
Encor enfant, montrait un noble caractère,
Ses travaux nourrissaient et sa mère et ses sœurs,
Et cette douce idée en voilait les rigueurs!

Un jour que des mineurs il partageait les peines
Et sondait du rocher les routes souterraines,
Un ouvrier accourt, pâle, égaré, tremblant!...
Pour nous sauver, dit-il, nous n'avons qu'un moment,
L'onde au-dessus de nous entr'ouvrant un passage,
Porte déjà partout la mort et le ravage,
Encor quelques instants! Nous sommes engloutis!
À ces mots Goffin vole, il entraîne son fils,
Le met dans le panier qui du sein de la terre
S'élevant chaque jour, les rend à la lumière,
Il s'élance après lui, se croit déjà sauvé,
Du plus affreux trépas son fils est préservé,
Il va revoir le jour, sa maison, sa famille,
Dans ses bras paternels presser encor sa fille,
Il s'arrête un moment, songe aux infortunés
Qu'à leur cruel destin il laisse abandonnés...
Il frémit! Je pourrais trahir leur confiance,
Dit-il, et seul je suis toute leur espérance;
Ils sont tous mes enfants, je dois les secourir
Et ne sors qu'après eux, les sauver ou mourir!

Il oublie aussitôt le sort qui le menace,
De lui, de son enfant un autre a pris la place,
Le panier vole, arrive et retombe à l'instant,
Goffin le charge encor et d'un pas diligent,
Son fils court et l'alarme en tous lieux est semée,
Autour de lui bientôt leur troupe est rassemblée,
Chacun les bras tendus veut être le premier
À sortir de la mine, à saisir le panier;
On se presse, on se nuit, on s'accroche à la chaîne,
La crainte de la mort rend la mort plus certaine,
Imprudents! Goffin veut en vain les contenir,
Il les voit s'élancer, retomber et périr!
Cependant l'onde augmente et l'horreur avec elle,
Trois braves de leur maître imitant le beau zèle
À son sort pour jamais veulent rester unis,
Marchons, leur dit Goffin, suivez-moi mes amis,
Les endroits élevés nous offrent un asile;
Courage, activité, tout nous sera facile!
Votre maître et le mien ne vous oubliera pas!
Vers la montée alors il dirige leurs pas,
Sa voix au moins hardi donne de l'assurance,
On frappe, on perce, on creuse, on défonce, on avance;
Sous leurs coups redoublés, le roc retentissant
Semble annoncer un vuide; on espère un moment!
Le rocher écroulé doit offrir à leur vue,
Quelques sentiers nouveaux, quelque secrète issue;
Mais! hélas! le mur tombe! Ô revers! Ô douleur!
Ils voient avec lui s'abîmer leur erreur!
Devant d'anciens travaux, des ruines affreuses,
De la nuit de la mort cavernes ténébreuses,
Immobiles! D'horreur ils restent confondus!
Un jour entier a fui dans des travaux perdus!
La fatigue, la soif et les inquiétudes,
De pensers effrayants peuplant ces solitudes,
Tout ajoute à l'horreur dont ils sont pénétrés!
Ils portent autour d'eux des regards égarés!
Plus d'espoir!... La faim seule errant dans ces abîmes,
D'un féroce regard y compte ses victimes,
Les pères autour d'eux rassemblent leurs enfants,
Et cherchent à mourir dans leurs embrassements!
Ils les couvrent de pleurs, les serrent, les bénissent,
De cris et de sanglots les voûtes retentissent:
On marche, on cherche, on court!... La mort! Partout la mort!...
Tous accusent Goffin qui partage leur sort!
Ô que le désespoir est injuste et barbare!
Les malheureux! La crainte à tel point les égare,
Qu'ils osent accabler de reproches affreux
Goffin, ce noble ami qui s'immole pour eux!
Un grand cœur accusé pardonne à l'injustice,

Aisément de ses jours il fait le sacrifice,
 Mais sans pouvoir l'aider, contempler le malheur,
 Voilà ses vrais revers, et sa seule douleur!
 Vers un autre chemin, Goffin veut les conduire,
 Mais sur leurs cœurs flétris sa voix n'a plus d'empire,
 Ils ont tout oublié! Respect, raison, devoir!
 Pour eux l'obéissance est morte avec l'espoir!
 Vous voulez donc mourir, dit-il, votre courage
 » Disparaît au moment d'éviter le naufrage!
 » Ah! je vous abandonne à votre lâcheté,
 » Qui fléchit sous son sort doit l'avoir mérité;
 » Mais je ne verrai point votre indigne faiblesse.»
 À ces mots vers l'abîme où l'onde croit sans cesse,
 Il court avec son fils pour trouver le trépas,
 Ses trois braves amis s'attachent à ses pas;
 Nous mourrons avec toi, disent-ils, ô bon maître!
 Nos cadavres sanglants attesteront peut-être,
 Que pénétrés pour toi d'un tendre attachement,
 Chacun de nous t'aima jusqu'au dernier moment!
 Embrasse-nous, Goffin, notre ami, notre père,
 Puisse le Ciel sur nous épuiser sa colère
 Et protéger après nos malheureux enfants!
 Tout à coup! Ô prodige! Ô célestes accents!
 Une voix rassurante et qui semble inspirée
 Raffermit de chacun l'âme désespérée!
 Est-ce un Génie, un Dieu qui vient à leur secours!
 Non, c'est un faible enfant qui doit sauver leurs jours!
 C'est toi jeune Goffin qui réchauffe leurs âmes,
 Etes-vous, s'écrie-t-il, des enfants ou des femmes!
 Vous pleurez! Et mon père est encore avec vous!
 Ne vous l'a-t-il pas dit, on travaille pour nous!
 Ces mots et son regard suspendent les alarmes,
 Animent tous les cœurs, sèchent toutes les larmes;
 Il se lève, s'avance, et la troupe le suit,
 C'est un Héros, un Ange, un Dieu qui les conduit!
 Ils parviennent enfin sur une autre montée;
 Là, quel bruit vient frapper leur oreille enchantée!
 On distingue aisément les travaux des Mineurs,
 On vient vers eux, on vient terminer leurs douleurs,
 Ces sons inespérés les rendent à la vie!
 Goffin sait profiter d'un moment d'énergie,
 Il se met à leur tête, et d'un bras courageux,
 Il leur montre l'exemple et travaille avec eux!
 Noble et brave Goffin, ton âme généreuse,
 D'un espoir fugitif est un moment heureuse,
 Tu crois que tes efforts seront récompensés;
 Mais de ces malheureux, les corps sont épuisés!
 Cinq jours sans aliments, tant de soins inutiles,
 Des travaux accablants rendent les vœux stériles!
 Le pic tombe des mains une seconde fois,
 Tes frères, tes amis restent sourds à ta voix!
 Ô comble de revers! Une lueur tremblante
 Dans l'ombre dirigeait leur marche chancelante...
 Elle s'éteint!... Tout meurt, tout cède, tout s'enfuit,
 Ils n'ont plus autour d'eux que la mort et la nuit.

Mais l'âme d'un Héros toujours infatigable,
 Dans son désespoir même est encore secourable!
 Toujours actif, Goffin ne songe pas à lui,
 Et son plus grand tourment est le malheur d'autrui!
 Il ordonne, il supplie, il menace, il implore,
 Quelques-uns ranimés vont travailler encore,
 Goffin les encourage, il suit, presse leurs pas,
 Son fils, Héros enfant, lui prend souvent le bras,
 Et sentant sous ses doigts battre encore son artère,
Lui va bien (1), s'écrie-t-il, bon courage, mon père!
 Il l'anime, il le serre en ses bras caressants,
 Il rend son cœur plus fort, ses travaux plus puissants!

Tout Liège cependant plongé dans la tristesse,
 De ces infortunés partageait la détresse,
 Près de ce lieu fatal des Mineurs sont conduits,
 Tous voudraient employer et leurs jours et leurs nuits;
 On commence, on se trompe, on retourne, on espère,
 Abîmés de fatigue et couverts de poussière,
 Aucun d'eux ne veut prendre un instant de repos,
 Des chefs intelligents conduisent les travaux,
 Font espérer un fils à la mère égarée,
 Promettent un époux à l'épouse éplorée.
 Tant de vœux et d'efforts ne sont point superflus,
 Les cris des malheureux viennent d'être entendus!
 Il ne reste à franchir qu'une faible barrière,
 Elle tombe!... et leurs yeux revoient la lumière!
 Quel triomphe, Goffin! Quel moment pour ton cœur!
 La gloire rarement nous donne le bonheur,
 Mais la tienne est si pure et si loin de l'envie,
 Qu'elle doit embellir le reste de ta vie!
 Maître de l'Univers dont il est le vainqueur,
 Le plus puissant des Rois d'un regard protecteur
 Observait tes efforts! Son plus noble apanage
 Est de récompenser les vertus, le courage!
 Des marques d'un Héros il va te décorer,
 Portes-les, brave Hubert! Tu les dois honorer!

Que ce Signe chéri des Fils de la Victoire,
 Devienne pour toujours l'étoile de ta gloire!
 Que son brillant éclat annonce à nos neveux,
 Que le champ de l'honneur est ouvert à leurs vœux;
 Qu'ils apprennent par toi, qu'un grand Roi récompense
 Tous les cœurs généreux, que sa reconnaissance
 Est pour le Citoyen comme pour le Soldat,
 Quand tous deux sont la gloire et l'appui de l'État.

(1) Je laisse à juger au lecteur si j'ai bien fait de conserver les propres paroles du jeune Goffin; il m'a fallu faire une faute de français, ou perdre ce beau mouvement qui peint la grandeur et le sang-froid du courage de ce généreux enfant. (*Ndlr*: l'expression wallonne «*I va bin!*» ne veut-elle pas plutôt dire ici: tout va bien pour nous tous?)



Le Chevalier Hubert GOFFIN et son fils dans la Houillère Beaujonc (estampe) - 1812 - Dédié à Monsieur le Baron de Micoud, Préfet du Département de l'Ourte, Chevalier de la Légion d'Honneur - Gravée par L. Jehotte, à Liège - À Paris, chez Bance, rue Saint-Denis, n° 214.



Dévouement de Hubert GOFFIN et de son fils (estampe) - A Paris, chez Boulard, rue Saint-Martin, n° 112.



Hubert GOFFIN, maître ouvrier, et son fils (les ouvriers mineurs implorent son aide) - Paris, 1820.



Le courage récompensé (estampe) - Dès que M. le Préfet de l'Ourte eût reçu la décoration de la Légion d'honneur destinée au brave GOFFIN, selon les dispositions du décret de munificence impériale en date du 12 mars 1812, son plus grand empressement fut de tout ordonner, tout disposer, pour ne point retarder cette touchante cérémonie et lui donner l'appareil proportionné à l'intérêt qu'inspirait la circonstance.



Place communale d'Ans (Liège) - Statue de Hubert GOFFIN et de son fils Mathieu, érigée en 1912, œuvre de l'artiste liégeois Oscar Berchmans (Wikipedia).

